

TD n° 29
Journal d'un chat assassin d'Anne Fine

Comme dans *Le loup, mon œil* de Susan Meddaugh, la question essentielle de ce texte est la véracité de la narration. La première de couverture montre un chat en train d'écrire, plume à la main, sur un cahier. L'humour naît de l'anthropomorphisation de l'animal, mais surtout du titre de l'œuvre : il est invraisemblable qu'un chat écrive son journal intime, et, de plus quelle motivation aurait-il d'écrire ses crimes, avec le sourire complaisant qu'il arbore ? Sera-t-il sincère dans la relation de ses méfaits ? Le travail pédagogique consistera à noter toutes les contradictions de la narration et les mobiles de cette plaidoirie qui implique le jugement du lecteur. Le narrateur cherche à orienter le point de vue de celui-ci et il est intéressant d'observer comment l'information est traitée pour l'entraîner vers de fausses pistes.

.....

Ce court roman peut être proposé à des élèves dès le CE2, en mêlant lecture à voix haute et lecture en groupes de certains passages. Le roman policier se traite sous la forme d'hypothèses que le lecteur se formule plus ou moins consciemment autour d'une énigme. Initier des enfants à la lecture du policier consiste à faire prendre conscience de ces stratégies de lecture, qui sont induites par le narrateur. La lecture d'un roman policier est active, c'est le lecteur qui s'identifie à l'enquêteur, même s'il n'existe pas à proprement parler un rôle d'enquêteur dans l'histoire, comme c'est le cas ici. Le roman policier suppose un certain traitement des informations qui vont mettre le lecteur/enquêteur sur de bonnes ou de fausses pistes. Ici, c'est d'autant plus difficile que c'est le criminel lui-même qui écrit son histoire, comme le dit le titre « journal d'un chat assassin ». Peut-on croire ce que dit l'assassin ? Dit-il forcément la vérité sur le crime ? De quel crime s'agit-il ? L'illustration permet d'en douter, surtout avec l'air satisfait du chat, qui ne semble pas le moins du monde se repentir. La quatrième de couverture indique : « Lundi, j'ai tué un oiseau... » Jusque là, pas de quoi en faire un drame, puisque cela arrive à chaque chat « Je suis un chat, tout de même ». Sauf que la scène semble se répéter tous les jours avec les pleurs de sa maîtresse Ellie, souris, lapin... Pourquoi rapporte-t-il à chaque fois ces trophées à sa maîtresse, même si soi-disant, il ne les a pas tués ? Par simple cruauté de chat ? A qui s'adresse-t-il en écrivant ? Dès les premières lignes, le

lecteur se pose la question du véritable crime du chat, qui semble se défendre en évoquant le fait même qu'il est un chat. Il essaie d'orienter l'opinion du lecteur en excusant sa nature animale, mais pourquoi écrit-il, alors, s'il n'a rien à se reprocher ? Il va falloir éclaircir les mobiles de l'écriture et le rôle qu'il veut faire tenir à son lecteur, et en même temps déterminer le véritable crime commis.

1) Une plaidoirie :

« C'est ça, c'est ça. Allez-y, pendez-moi. J'ai tué un oiseau. C'est que je suis un *chat*, moi. En fait, c'est mon *boulot* de rôder dans le jardin... » (p.9) Lorsque l'on écrit un journal intime, on s'adresse à soi-même. Or ce chat s'adresse à quelqu'un lorsqu'il dit « allez-y » et lorsqu'il cherche une excuse à son crime. Il semble plutôt s'adresser à un juge qui lui montrerait la potence et il plaide non coupable. Il est dans la position de l'accusé qui cherche à se défendre. Au fond, lorsque l'on écrit un journal intime, on réalise une introspection, où l'on cherche les raisons de nos actes. Le juge d'un journal intime n'est autre que nous-même (notre « surmoi » dirait-on, en psychologie), un nous-même parfois complaisant.

Cette œuvre pose donc le problème du narrateur et de son destinataire (le « narrataire ») et de la position de chacun, la manière dont le narrateur cherche à faire jouer un rôle au lecteur. Le chat narrateur invoque sa nature de chat qui s'apparente même à une fonction sociale : un « boulot » (les italiques dans la littérature anglaise indiquent l'insistance). Néanmoins, nous voyons dans l'illustration de la page 11, que ce « boulot » ne lui a pas coûté d'autre effort que d'ouvrir la gueule pour recevoir l'oiseau. « Bon *d'accord*, je n'aurais peut-être pas dû le traîner dans la maison et l'abandonner sur le tapis. Et peut-être que les taches ne vont pas partir, jamais. Dans ce cas, *pendez-moi*. ». Le chapitre se clôt sur cette invocation pathétique qui montre que le chat manipule le juge en le culpabilisant. Au fond, ce chat savait bien les risques qu'il courrait à traîner cet oiseau mort.

Le deuxième chapitre peut être lu en groupes par les élèves, en cherchant les noms de plantes compliqués (pétunias, lobélies, anémones...). Le chat a toujours le même ton pathétique « des reproches, des reproches, des reproches... » pour attirer la complaisance du lecteur. L'illustration le montre, pas si triste que cela, en train de tirer sur les fleurs comme sur une cible.

Mercredi : « allez-y, donnez-moi une fessée ! ». La peine s'est un peu atténuée depuis le lundi. Pourquoi a-t-il rapporté une souris qu'il n'a pas tuée ? Il

semble que ce ne soit pas par simple cruauté de chat vu la réaction de la maîtresse en larmes : « C'est insupportable. Je sais bien que tu es un chat, que c'est normal de ta part, et tout et tout...Mais je t'en prie, fais ça pour moi, arrête. ». Sa maîtresse a donc bien écouté sa plaidoirie innocente (l'illustration montre quand même la souris poignardée). Le chat ne semble pas très attendri par les supplications de sa maîtresse et pas trop disposé à l'écouter « Et on a encore eu droit à un enterrement. Cet endroit devient la Maison de la Rigolade », effectivement ici, il montre une sécheresse de cœur, pas près de se laisser avoir par l'atermoiement général, alors qu'il plaide la clémence pour lui-même.

Jeudi : le chat récidive. On peut interpréter cette action comme de la cruauté à manipuler son entourage et à le faire enrager. En réalité, on ne sait pas vraiment si Tuffy a tué le lapin, bien qu'il soit accusé, car au fond, dit-il, ils étaient de bons amis (p.37-38). Malgré cela, il n'éprouve pas trop de chagrin pour sa mort. Le chat, ici se laisse accuser de la mort sans se défendre de quoi que ce soit. « C'est là que j'ai compris ce qu'ils avaient en tête. Mais qu'est-ce que je pouvais bien dire ? Comment les empêcher ? Leur *expliquer* ? Je ne pouvais rien faire. Je ne suis qu'un chat » (p.39). Ici le narrateur laisse le lecteur sur le mystère de la mort du lapin, sur ses mobiles, et sur la tactique qu'il emploie. C'est cette façon de manipuler tout le monde qui fait du chat un criminel, peut-être même un pervers, plus que les crimes qu'il a commis. Que voudrait-il expliquer ? Il semble excuser par son incapacité à parler son désir secret de laisser sa famille se dépêtrer toute seule de ses bêtises.

Vendredi : (les enfants peuvent lire ce chapitre en groupes, puis à haute voix). Noter le jeu de mots du père qui ressemble au Chat Botté (un chat menteur) : « si seulement quelqu'un pouvait botter notre chat, a-t-il marmonné. ». Pourquoi les chats amis rient-ils tous en entendant le mot « lapicide » ? (p.47). Est-ce le néologisme lui-même, ou est-ce la connaissance de la vérité, qui est cachée au lecteur ? Rient-ils de la famille de Tuffy qui a essayé de rapporter à leur maître le lapin coiffé ? Sont-ils complices de ce mauvais coup ?

2) Les mobiles du crime :

Samedi : le chat joue toujours le jeu de l'innocence, alors qu'il met à sac le cabinet du vétérinaire et qu'on le voit p. 59, réellement se lécher les babines devant le bébé gerbille, ainsi qu'on l'accuse, même s'il plaide le contraire. Quel bénéfice peut-il tirer de ce petit manège, alors que le père le traite de « psychopathe à fourrure » ? La rencontre avec les voisins propriétaires du lapin mort va nous l'apprendre. En réalité, Tuffy n'a pas tué le lapin, il était déjà mort.

On comprend alors le rire des autres chats en entendant le mot « lapincide », mais il a caché la vérité, non pas parce qu'il n'est pas capable (il écrit son journal), mais parce qu'il cherche volontairement à attirer l'attention. Il y gagne un surcroît d'affection (et même de supplications), en même temps qu'il prend plaisir à manipuler tout le monde, même le lecteur. C'est le propre du criminel de jouer avec ses poursuivants et les romans policiers reposent sur cette capacité à manipuler. Lire le roman policier, c'est apprendre à déjouer les ruses du narrateur. Cette lecture est interprétative, elle apprend à se focaliser sur les éléments importants de l'information, afin de s'y appuyer, c'est pourquoi le roman policier a toute sa place dans les apprentissages, comme prototype d'une démarche d'investigation.

Un exercice intéressant permettra aux élèves de découvrir la relation qui lie Tuffy à sa maîtresse. On leur demandera de relever tous les passages où elle pleure, ce qui la fait pleurer, et où le chat la déclare sensible. Ils se rendront compte ainsi que bien que Tuffy la sache sensible, il la fait pleurer. Cette cruauté et les dissimulations qu'il opère ont une raison, qui n'est pas seulement la méchanceté (il y a un passage où Tuffy est méchant sans dissimulation, c'est chez le vétérinaire). Pour l'héroïne de *Le loup, mon œil*, la dissimulation lui permet de se valoriser face à sa famille (frère). Tuffy lui, dissimule des informations au lecteur et à sa famille (on en a la preuve lorsque les autres chats s'esclaffent au mot de « lapincide » voir plus haut), pour triompher en héros (dans ce livre, c'est explicite, il suffit de lire la fin).

Les exercices d'écriture de roman policier aident les élèves à prendre conscience des jeux de points de vue, à utiliser les stéréotypes. La narration en première personne, autobiographique, est utilisée comme examen de conscience. Dans le roman policier, c'est une technique, soit de plaidoirie comme pour le chat, soit le narrateur se fait passer comme témoin et révèle par la suite son crime.

3) Quelques réseaux :

Autour de la véracité du lecteur : *Le loup, mon œil* de S. Meddaugh.

La vérité sur l'affaire des trois petits cochons de Jon Scieszka

Un martien dans Nouvelles histoires pressées de B. Friot.

Autour du genre policier :

Album : *La reine des fourmis a disparu* de Bernard Fred et François Roca. L'a-t-on enlevée ? Mandibule de savon mène l'enquête.

Conte : *La Barbe Bleue*, on a vu comment l'illustrateur en faisant un grand criminel, agissant sous préméditation. Sa dernière épouse manque d'en être victime avant que ses frères ne fassent justice.

Roman : *Les doigts rouges* de Marc Villard. Bruno a disparu et Ricky soupçonne son grand-frère de l'avoir tué après s'être battu avec lui. Les indices semblent abonder en ce sens...

Théâtre : *Il faut tuer Sammy* (voir plus haut).

Journal intime :

Mon je me parle de Sandrine Pernusch et Ginette Hoffmann. C'est l'histoire d'une petite fille de 9 ans, Chloé, qui tient un journal intime. Elle y raconte ses relations avec ses copines d'école et avec son petit frère nouveau-né, dans sa famille. Le journal intime fictionnel, en réalité, contient des informations destinées à un lecteur. Ce n'est qu'une illusion, puisque l'on n'a pas besoin de se préciser à soi-même quel est le nom de notre frère ou cousine. Dans *Mon je me parle*, pourtant, l'illusion est très bien menée, puisque le journal constitue un interlocuteur à part entière à qui Chloé confie son « je me parle », ainsi elle fait passer de nombreuses informations.

Le collectionneur d'instant de Quint Buchholz (trad. B.Friot). Ce livre est écrit à la première personne et raconte l'histoire d'un jeune violoniste fasciné par un peintre, qui a un rôle initiatique à son égard. En l'absence de son maître, l'enfant contemple les tableaux et les textes qui les accompagnent. Le récit semble autobiographique. On a l'impression que l'auteur/illustrateur a été initié par ce peintre, d'autant plus que l'on voit apparaître la quincaillerie de son père sur laquelle figure le nom : Propr. E. Buchholz. Cependant, l'illusion semble s'effondrer à la fin « l'école de musique où j'enseigne le violon ».